

MAITRE COURTOIS.

CHAPITRE VI.

Les deux Esculapes se firent longtemps attendre, et cela se conçoit ; car ils ne pouvaient suffire à la foule empressée de leurs clients. Mais ce qui se conçoit encore, c'est l'impatience extrême de M. Courtois. Il avait congédié son médecin ordinaire, il se sentait plus mal, et personne ne venait à son secours. Il renvoya Marianne une seconde fois, avec un court billet tracé d'une main tremblante, mais où il précisa si bien les largesses dont il comptait rémunérer ses sauveurs, que ceux-ci, tout en souriant, firent aussitôt tourner bride et dirigèrent leur tilbury vers la demeure de notre malade.

M. Courtois se crut véritablement guéri, rien qu'en voyant les deux médecins. Quant à ceux-ci, ils se crurent presque mystifiés en entrant dans la modeste demeure de M. Courtois.

—Entrez, messieurs, entrez, dit M. Courtois en remarquant leur hésitation ; c'est bien ici : vous ne vous trompez pas. Marianne ! donnez des chaises et sortez. On vous appellera si on a besoin de vous.

Je suis très reconnaissant de votre visite, et je commence par vous confirmer ce que je disais dans mon billet : que je ne paierai jamais assez vos bons offices. Je sais ce que l'on doit à des personnes comme vous.

Disant cela, M. Courtois remuait de la main, sans le montrer positivement, un volumineux paquet de billets de banque, comme pour indiquer qu'il était en mesure, malgré les apparences, de réaliser ses promesses.

—Vous avez sans doute un médecin ordinaire ? dit assez brusquement l'un des docteurs.

—Oui, monsieur.

—Pourquoi n'est-il pas ici ?

—Mais parce que vous y êtes.

—Ce n'est pas une raison. Nous vous aurions dit notre avis, et notre confrère l'eût mis en pratique.

—Et si je n'ai confiance qu'en vous ?

—Nous avons bien peu de temps, monsieur.

—Morbleu ! excusez ma franchise, messieurs ; mais je vous répète que je puis vous payer en prince : ainsi, un peu de complaisance.

—Nous ferons ce que nous pourrons. Venons à notre affaire. De quoi vous plaignez-vous ?

M. Courtois fit le récit de son mal, et il ajouta :

—Voyez, messieurs, je suis le plus affairé des hommes : j'ai mille choses en tête ; de tous côtés on m'attend : à la Bourse, au Palais, chez l'avoué, chez le notaire, partout ! Dans cette position, je ne pouvais me laisser traîner entre les mains d'un pauvre médecin qui ne songeait qu'à prolonger le mal pour se créer des visites. Je vous ai donc fait appeler, parce que vous n'avez aucun intérêt à me tromper, et que je désire savoir au juste ce que je dois penser de l'état où je me trouve.

Les médecins examinèrent et palpèrent le malade, se consultèrent entre eux, écrivirent une ordonnance, et après quelques phrases banales, se disposèrent à se retirer.

—Un moment, messieurs ; il me semble que vous ne vous expliquez pas très catégoriquement. Serai-je ou non bientôt sur pied ?

—Il faut que nous suivions quelques jours la marche de la maladie pour préciser notre réponse.

—C'est donc une maladie ! s'écria M. Courtois avec une secrète terreur. Et mes affaires ! que vont-elles devenir ?

—Vous pouvez vous en occuper tranquillement chez vous, la nature de votre mal vous le permet.

—Chez moi ! tranquillement ! cela est aisé à dire. Mais si vous saviez combien d'intérêts reposent entre mes mains ! Vous voyez ce portefeuille : eh bien ! il y là, peut-être, deux à trois millions de valeurs en billets, rentes, actions, hypothèques, créances de toute nature. Ne faut-il pas que je mette ordre à tout cela ?

Ces derniers mots trompèrent les deux docteurs, et ils pensèrent que le malade désirait connaître toute la gravité de son état afin de bien mettre à profit le temps qu'il avait encore devant lui. L'un d'eux répondit donc :

—S'il en est ainsi, mon cher monsieur, et si vous avez tant de choses à régler, occupez-vous en sans retard, car tout fait présumer que dans huit jours vous ne serez pas plus de ce monde.

—O ciel ! s'écria monsieur Courtois, dans une stupeur que rien ne saurait décrire, vous me condamnez ! moi ! à mon âge ! Mais il y a trois jours à peine que je me sens moins bien ! moins bien, entendez-vous ? et non pas mal à ... à mourir. Je vous assure que vous êtes dans l'erreur ; je dois le savoir, moi qui vous parle, car je puis même dire que je me sens mieux ; là, voyez !

Et tout pâle, tout tremblant, M. Courtois fit mine de se lever, comme pour prouver ce qu'il avançait si témérairement.

—Demeurez en repos si vous ne voulez pas avancer votre dernière heure. C'est sans doute une triste nouvelle que celle que nous vous donnons là : mais enfin, il vaut encore mieux savoir à quoi s'en tenir. On met ordre à ses affaires, on fait son testament, etc. D'ailleurs, je vous le répète, vous n'aurez pas de grandes souffrances à endurer, car, sans vous en apercevoir, vous étiez depuis longtemps miné par un catarrhe, et quand la machine est usée, il faut bien qu'elle s'arrête. Bon courage ! Adieu, monsieur !

Et les deux docteurs se retirèrent.

Immobile sur son lit, M. Courtois demeura quelques instans ainsi ; sans oser faire le plus léger mouvement, sans oser respirer même, comme s'il eût craint de précipiter par-là le lamentable dénouement dont il était menacé. Mais l'agitation de ses pensées était trop grande pour qu'elles ne fissent pas violence à tout son être. Il se souleva, s'assit, en se frappant la tête de ses mains.

—O ciel ! ô ciel ! est-ce possible ? huit jours ! plus que huit jours ! et dans huit jours je ne serai plus ! et dans huit jours on m'aura jeté dans cette horrible fosse où j'en ai vu mettre tant d'autres ! O le bourreau, de me dire cela en face ! D'ailleurs, en est-il sûr ? Ne peut-il pas se tromper ? Sans doute ! Mais aussi ne faut-il pas que la chose soit bien certaine pour qu'un homme qui n'a pas sujet de m'en vouloir n'ait dit cela si hardiment ?... Que faire ? que devenir ? à qui me fier ?... Et mon argent ! ma fortune ! où la mettre ? où la cacher ? Quoi ! serais-je vraiment condamné à laisser à un autre tout ce qui m'appartient, tout ce que j'ai gagné ? Ce n'est pas croyable, tant c'est injuste ! Et ce serait Victor, un dissipateur, un libertin qui hériterait et qui disposerait de ce que j'ai tant ménagé, tant épargné ! Si j'avais su cela !... Ah ! si j'avais écouté ma femme et mes enfants ! Ils me le disaient bien !... N'y aurait-il pas quelque moyen de remédier à ce malheur ? Je veux voir mon notaire : et, s'il le faut, je ferai mon testament, quand ce ne serait que pour tromper l'avidité de mon impatient neveu.

Marianne fut envoyée chez le notaire, qui ne se fit pas attendre, et entra bientôt dans la chambre de son infortuné client. M. Courtois lui conta ses perplexités et lui demanda ses conseils.

—Que voulez-vous ? lui dit le notaire, il faut un peu de philosophie. Je ne vois pas que vous ayez de graves raisons pour déshériter monsieur votre neveu. Vous supposez qu'il désire votre bien ; eh ! mon Dieu ! c'est une faiblesse bien commune en pareil cas, pour ne dire générale. Mettez-vous à sa place ?

—C'est vrai, répondit M. Courtois avec une rondeur qui fit sourire le notaire ; et il ajouta : C'est bien triste !

—Du reste, nous allons mettre vos affaires en ordre, puisque vous le souhaitez ; et songez que si les médecins vous condamnent, la nature en sait plus qu'eux. Je vous salue.

A la suite de cette entrevue, M. Courtois demeura deux ou trois jours dans un indicible abattement. Semblable à un malheureux naufragé qui se cramponne à un débris flottant, et, de là, l'œil imperturbablement fixé sur les flots, cherche et recherche un secours imprévu, il occupait et fatiguait son esprit à trouver encore quelque moyen de se rattacher à la vie. Il ne voulait pas mourir ; et il eût tout fait pour reculer de quelques années, de quelques mois, de quelques jours même, ce terme affreux où il venait enfin aboutir. Après deux ou trois jours d'un obtiné silence, il dit à Marianne, avec le mouvement d'un prisonnier qui entrevoit une lueur de salut :

—Va me chercher le curé de la paroisse : qu'il vienne sans retard.

Le curé ne tarda pas à se présenter près du lit d'un malade qu'il connaissait depuis longtemps de réputation.

—Ah ! mon cher monsieur, s'écria M. Courtois, que vous êtes bon de venir à mon secours.

—C'est mon devoir, répondit le prêtre ; la religion est le premier appui de ceux qui souffrent.

—Mais savez-vous ce qui me menace ?... Les médecins m'abandonnent, me... condamnent !

—Eh bien ! Dieu n'est-il pas là ? et ne vous offre-t-il pas une vie qui ne finira jamais !

—Vraiment ?

—Oui, la vie du ciel, si vous vous repentez des fautes que vous avez pu commettre sur la terre.

—Le ciel... le ciel ! Ce serait une belle chose, s'il ne fallait pas mourir pour y aller. Tenez ! si le bon Dieu me laissait vivre encore quelques années, je donnerais la moitié de mon bien aux pauvres. Et cela ferait une jolie somme !

—La créature ne peut pas dicter des conditions à son créateur, répondit le curé. Et cependant votre souhait peut s'accomplir d'une